

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

(Suite ¹).

COMMENTAIRES SUR LES DEUX PREMIÈRES LEÇONS.

Avant de passer à la troisième leçon, arrêtons-nous un instant sur les deux premières pour en faire bien comprendre la portée. N'oublions pas qu'il s'agit ici de la plus grosse question qu'il y ait au monde, et peut-être aussi, de la plus grande découverte, car s'il est vrai que nous ayons trouvé ou retrouvé Dieu, — je veux dire la véritable notion de Dieu, — comme c'est à la méthode employée que nous devons ce résultat et nullement à quelque révélation surnaturelle, il suffira d'exposer notre méthode et de la faire comprendre à toutes les intelligences, pour que tous les hommes de bonne volonté, en s'y appliquant comme à tout autre acquisition intellectuelle, puissent arriver, comme nous y sommes arrivé nous-même, à se faire de Dieu une idée juste, exacte, positive.

Malheureusement, cette découverte qui, à d'autres époques, aurait ému tous les cœurs et soulevé, sans aucun doute, l'attention du monde savant, ne touchera de nos jours qu'un bien petit nombre d'esprits d'élite.

Nos contemporains, pour la plupart, se sont si complètement désintéressés de la question de Dieu ; ils ont, sur ce sujet, un tel parti-pris de négation ou d'indifférence, qu'ils n'entendent même pas quand on leur en parle. On a beau leur dire que la chose est de première importance ; que de la solution du problème religieux dépendent le développement social et la vie des générations. On a beau ajouter que l'idée de Dieu marche avec l'esprit humain ; qu'elle s'éclaire et se purifie avec les lumières de la Raison qu'elle a pu, jusqu'ici, se trouver mal posée par une métaphysique qui manquait de rigueur et par une théologie qui n'avait pas trouvé

(1) Voir le précédent n^o, août 1882.

sa méthode ; mais qu'il suffit d'admettre, avec Montesquieu, que « Dieu a ses lois, comme tous les êtres ont leurs lois, » pour que l'aspect des choses change de face et qu'on soit autorisé à faire rentrer la divinité dans l'ordre universel affranchi de l'arbitraire et du miracle.... Ces arguments ne les touchent pas. Ils ont des oreilles pour ne point entendre et leur esprit, prévenu contre Dieu, lui est fermé comme leurs oreilles. Alors même qu'on leur en parle dans le langage du bon-sens, de la Raison, de la Science ils cessent bien vite d'écouter et ne comprennent plus.

Ils sont excusables du reste. Ne leur a-t-on pas répété à satiété, au nom d'une philosophie, qui se dit positive et prétend s'appuyer sur l'ensemble des sciences humaines, que si Dieu est, il est inconnaissable ou incognoscible ; et les prêtres, de leur côté, au nom d'une théologie sacrée, ne leur ont-ils pas enseigné, dès l'enfance, un Dieu absurde, caché sous des dogmes incompréhensibles : ce qui semble bien prouver en effet que si la philosophie n'a pas réussi à expliquer Dieu, la Religion n'y a pas réussi davantage ?

Notez que la notion de Dieu, déjà discréditée par les religions révélées, tout particulièrement par les superstitions catholiques et par les insanités du dogmatisme chrétien (1), avant d'être définitivement éliminée par le positivisme, avait été réduite à si peu de chose par le Criticisme de Kant et par le Déisme philosophique du 17^me et du 18^me siècle (de Descartes à Voltaire), qu'en vérité ce n'était plus guère la peine d'en parler.

Le Jéhovah des Hébreux, l'Allah des Arabes, le Dieu justicier « qui punit l'iniquité des pères sur les enfants » ; le monarque absolu « qui a les Cieux pour trône et la terre pour escabeau » ; le Père céleste de Jésus et du genre humain, « source de toute vertu et de toute perfection, » ce Dieu d'amour et de miséricorde, dont l'esprit est toujours présent là où il y a seulement trois hommes qui s'aiment comme des frères et se réunissent en son nom, avait été dépouillé de tous les attributs de la vie, de la volonté et de la puissance, pour devenir, aux mains du rationalisme et du christianisme libéral, non-seulement une espèce de roi constitutionnel et fainéant qui règne et ne gouverne pas, mais moins que cela encore, quelque chose comme le *Tabou* des sauvages, un objet caché, qu'on priait,

(1) Nous sommes obligé, par respect pour la vérité, de qualifier ainsi les dogmes chrétiens en tant qu'ils sont pris à la lettre, comme le fait l'Eglise catholique et comme le font toutes les orthodoxies chrétiennes ; mais il conviendrait d'en parler tout autrement s'ils étaient interprétés *selon l'esprit*.

qu'on vénérât, qu'on encensait, mais dont on ne faisait aucun usage. Ce bon Dieu ne tenait à rien, mais il était commode et mérita d'être mis en chanson. C'était et c'est encore le « *Dieu des bonnes gens.* » Je ne le connais pas, me disait un de ses fidèles, mais il ne me demande rien et nous vivons en bonne intelligence. » Si c'est là tout ce qui reste du Dieu de Descartes, de Locke, de Newton, de Voltaire et de Béranger, ce mot peut lui servir d'épithète. Un Dieu qu'on ne connaît pas et qui ne vous demande rien, pas même d'avoir des mœurs et d'être honnête homme, mérite bien de disparaître. *Requiescat in pace!*

Sans doute, le Déisme cartésien n'est pas à regretter. Sorti d'une conception purement géométrique et mécaniciste du monde, n'ayant d'autre raison d'être que de rappeler le souvenir lointain de l'ouvrier qui, avec « de la matière et du mouvement, » avait construit cette immense machine et avait donné « le coup de pouce initial » nécessaire pour la mettre en branle, un tel idéal ne pouvait toucher ni féconder les âmes et ne devait rendre d'autre service que de montrer, par la grandeur de l'œuvre, la puissance et l'intelligence de son auteur. Mais le spectacle des sphères célestes, accomplissant leur révolution orbitaire dans l'espace sans bornes, disait assez l'immensité des mondes, et la loi de la gravitation universelle, depuis Képler et Newton, suffisait pour en assurer la simple et savante harmonie. L'horloge allant toute seule et n'ayant nul besoin d'être remontée ou raccommodée par le miracle, le besoin de l'horloger ne se faisait plus sentir. Le rôle du créateur, le seul qui restait au Dieu mécanicien, se trouva, dès lors, singulièrement réduit. Il était réduit justement à ce premier miracle d'une création faite, une fois pour toutes, à un moment donné. C'était encore assez beau, quoique difficile à croire. La science, du reste, ne pouvait s'en accommoder. Elle repose, toute, sur cette base axiématique : la fixité des lois et l'immuabilité de l'ordre. Une seule contradiction dans le système de la coordination cosmique suffirait à en compromettre toute l'économie. Le premier miracle accordé, — et quel miracle que celui de la création du monde par une volonté extérieure au monde! — la porte restait ouverte à tous les miracles, et comme les hommes de nos jours appellent miracle toute transgression aux lois « qui dérivent de la nature des choses, » l'Univers ouvert au miracle, c'était l'Univers livré à l'arbitraire d'une volonté toute puissante, et par suite, l'insécurité dans les relations de l'homme avec la nature, le savoir humain infirmé, l'ave-

venir incertain, la capitalisation intellectuelle compromise, le progrès arrêté ! Il fallait donc, à tout prix, éliminer ce premier miracle du champ de la science, pour empêcher tous les autres d'y rentrer. Un grand géomètre aida puissamment à cette révolution nécessaire. Laplace, en expliquant la formation de notre système solaire par une hypothèse scientifique, affranchit la mécanique céleste du *miraculisme* légendaire.

Ce fut un grand pas pour la science, mais le problème n'était pas résolu. La difficulté n'était qu'éloignée. Le système de Laplace avait ce grand avantage de substituer une hypothèse vérifiable à l'affirmation toute gratuite du surnaturalisme traditionnel, mais en motivant, par une hypothèse scientifique, la formation de notre système solaire, comme de tout autre, au milieu de quelque chose préexistant, le Dieu des géomètres n'expliquait pas le commencement. On avait montré l'œuf qui avait produit la poule, mais qui avait produit le premier œuf, on ne le disait pas. (Le transformisme évolutionniste contemporain a fait de même. Il a encore éloigné la difficulté sans la résoudre.) Il restait toujours à apprendre aux hommes comment de rien il était sorti quelque chose. *Ex nihilo nihil!* répondait le sens commun. Cependant les religions savantes de l'antiquité avaient fait des réponses dont les âges de foi s'étaient contentés. Ainsi le panthéisme hindou avait eu sa solution logique de l'émanation brahmanique ; le monothéisme juif et le trithéisme chrétien avaient la volonté toute puissante de l'Éternel si bien qualifiée par *le fiat lux* de la Genèse : « *Que la lumière soit et la lumière fut !* » Tandis que nos jours, une fois le surnaturalisme éliminé, le Deïsme rationaliste n'avait pas de solution, et il faut bien le dire, les systèmes matérialistes et athéistes n'en avaient pas davantage. Les atômes n'expliquent rien ; le hasard moins encore, et tant qu'on reste dans la matière ou dans le machinisme, qu'on suppose un Dieu en dehors du monde ou qu'on supprime Dieu, on ne fera jamais accepter à la logique humaine et au sens commun cette contradiction étrange, dans laquelle persiste encore le scientisme contemporain, qui consiste à faire sortir d'un univers-machine, la vie, la sensation, le sentiment, la raison, la conscience !

Pour résoudre la difficulté du premier commencement et expliquer la création, il fallait que l'esprit humain, après s'être affranchi du miracle, s'élevât à la conception de l'Univers organisé, vivant, dans son ensemble, et possédant en soi, immanent et répandu

dans toutes ses parties, son principe de mouvement. Cette conception acquise, il suffisait de considérer *ce qui est* pour constater que *la vie partout nourrit la vie*, que l'existence forme un cercle ininterrompu, comme le symbolisme antique du serpent qui se mord la queue l'avait si bien représenté, et qu'enfin il y a équation entre l'*Eternel un et le devenir multiple*, ou en d'autres termes, entre l'*unité universelle et la multiplicité universelle*. Dès lors, la difficulté du commencement n'existe plus. Le problème est résolu. La création n'a jamais commencé : elle est permanente. La puissance créatrice est éternelle : éternelles sont aussi ses manifestations.

Et, en effet, si l'Univers est une organisation animée, un organisme vivant, et non pas une machine inerte et sans âme, l'*Unité subjective* où viennent aboutir tous les rapports pour s'y harmoniser sous l'empire des lois, trouve son expression **CONSTANTE** dans la *multiplicité objective*, quoique toujours changeante de la matérialité. Cette manifestation objective, phénoménale, passagère, est aussi nécessaire à la subjectivité immuable et éternelle que celle-ci l'est à celle-là. Le monde est aussi nécessaire à Dieu que Dieu l'est au monde, quoique l'unité divine embrasse et dirige toutes les activités particulières pour assurer le devenir progressif de chacune d'elles en les faisant concourir, toutes, au but commun.

Ainsi le subjectif et l'objectif, comme *l'esprit et le corps*, *l'âme et la forme*, *la force et la matière*, *la cause et l'effet* sont toujours et partout co-existants, et ces termes ne peuvent être compris l'un sans l'autre. Ils se retrouvent dans les choses du monde visible comme dans les formes de notre entendement. La logique humaine et la cosmologie s'accordent dans une science qui les embrasse toutes : LA THÉONOMIE ou science des lois de Dieu. De sorte que Dieu conçu comme l'existence élevée à la plus haute puissance, se trouve dignement et justement caractérisé par l'attribut de solidarité universelle qui convient à *la loi vivante* ramenant toutes choses à l'unité.

Nous aurons à montrer plus tard comment la fonction divine, identifiée avec la fonction religieuse, et définie par le mot *solidarité* en complétant le tétragramme (*liberté, égalité, fraternité, SOLIDARITÉ*), contient à la fois toutes les promesses de l'Évangile, tous les principes de la Révolution française et présente l'idéal de la Société à réaliser — ceci dépend des hommes — dans un avenir plus ou moins prochain.

Ch. FAUVETY.

(La suite au prochain numéro).

UTILITÉ DES ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

—

I.

Nous sommes heureux de constater qu'il s'opère depuis quelque temps contre les idées matérialistes une réaction très sensible qui nous paraît de bon augure. Dans diverses contrées de l'Europe et même du monde entier, il se fonde de nombreuses sociétés de recherches spiritualistes, et les journaux qui leur servent d'organe nous apportent périodiquement le compte-rendu de leurs travaux. Ce mouvement prend chaque jour plus d'extension, et il a pour effet de combattre dans les masses cette indifférence pour les questions de l'âme que les dogmes surannés des religions et les affirmations autoritaires de la science officielle menaçaient de faire oublier. Heureusement les peuples ont compris qu'il fallait réagir contre ces enseignements qui, d'un côté, montraient Dieu se jouant cruellement de ses créatures au gré de ses caprices, et, de l'autre, déclaraient hardiment que l'Univers est livré sans direction aux forces aveugles de la nature. Chacun voit, sans qu'il soit besoin d'insister, les tristes conséquences que la diffusion de semblables doctrines auraient entraînées pour l'avenir de l'humanité, et l'histoire est là pour nous montrer à quel degré d'abaissement descendirent les nations assez malheureuses pour accepter de pareilles croyances. Nous connaissons l'abjecte soumission de certains peuples de l'Asie pour la puissance tyrannique de leurs maîtres et nous savons qu'ils poussaient le fanatisme et la stupidité jusqu'à se faire volontairement écraser sous le char de leur Dieu. La chute de l'empire romain nous offre un exemple lamentable de la funeste influence des enseignements matérialistes. On ne croyait plus qu'au plaisir et aux puissances matérielles; le peuple s'y plongea avec frénésie, suivant en cela l'exemple des classes élevées, et lorsque vint l'invasion des barbares, il avait perdu la force d'âme et l'énergie corporelle qui lui eussent été si nécessaires pour résister à leur choc formidable.

Si, comme nous nous plaisons à le constater, le goût pour les études de l'âme a fait de remarquables progrès dans ces derniers temps, cependant nous trouvons encore un trop grand nombre de personnes recommandables par leur savoir et leurs talents qui s'en tiennent obstinément éloignées. Ce sont ces esprits studieux

que nous désirerions ramener à nous en combattant leurs préjugés et en leur montrant que les objections qu'ils font à la diffusion de ces études ne reposent sur aucun fondement sérieux. Il est bien une autre classe de gens qui refusent de s'occuper de ces questions : ce sont les satisfaits, les heureux de ce monde. Ils ne songent qu'à profiter du présent et à jouir de leurs richesses dont ils font souvent un si triste usage. Toute pensée d'avenir jetterait le trouble dans leurs jouissances. Avec ceux-là il n'y a rien à faire, parce qu'ils ferment les yeux pour ne pas voir et se bouchent volontairement les oreilles afin qu'aucun écho de ces discussions importantes ne puisse arriver jusqu'à eux. Ceux-là, nous les plaignons bien sincèrement, parce que le plus souvent c'est le milieu où ils ont été élevés qui est la cause première de ce triste aveuglement. Mais si leur fortune vient à changer, ou s'ils se lassent de ces jouissances abrutissantes qui laissent toujours l'âme attristée et le cœur vide, qu'ils viennent hardiment à nous, et, sur ce terrain préparé par la désillusion et la souffrance, nous jetterons avec confiance la semence de nos enseignements consolateurs, et nous aurons le bonheur de ramener le calme et la paix dans ces pauvres intelligences tourmentées par l'ouragan des passions.

II.

J'en viens aux arguments spécieux qu'on oppose le plus souvent à ceux qui font leur étude des recherches scientifiques sur la nature de l'âme et son action sur la matière. On leur dit : « A quoi bon perdre votre temps à vous occuper de ces questions insolubles ? Depuis l'origine des temps historiques, les philosophes les plus éminents, les penseurs les plus profonds se sont creusé l'esprit pour trouver la solution de ce problème ; et nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour. Au moyen-âge, on a disputé, on s'est réciproquement lancé l'injure et l'anathème ; on a versé des flots d'encre et fait couler des torrents de sang, et la question n'a pas fait un pas. Laissons donc de côté ces études stériles ; occupons-nous de l'amélioration matérielle de nos semblables ; et attendons patiemment du temps et des circonstances la réponse à ces questions, si tant est qu'elles doivent un jour être résolues. »

Voilà, je crois, l'objection dans toute sa force ; et il est peu de spiritualistes qui ne l'aient pas entendue opposer comme une fin

de non recevoir. Je vais tâcher d'y répondre aussi brièvement que possible, et j'espère démontrer d'une façon évidente pour toute personne impartiale, d'abord que les études psychologiques présentent un caractère d'utilité au moins égal à celles des autres sciences, et qu'en second lieu, les résultats acquis dans ces derniers temps témoignent suffisamment que les recherches n'ont pas été aussi infructueuses qu'on veut bien le prétendre.

Personne ne contestera que l'agent, qui chez l'homme se manifeste par les phénomènes intelligents et moraux ne soit une des forces les plus considérables de la nature; c'est elle qui préside aux évolutions les plus élevées de la matière, et en groupe les éléments sous les formes les plus harmonieuses. La science, avec une louable persévérance dont nous sommes les premiers à la féliciter, a réussi à pénétrer bien des mystères de la création. Nous avons été témoins dans ces derniers temps des découvertes surprenantes qu'elle a faites dans le domaine de la lumière et de l'électricité. Nous applaudissons tous aux laborieuses expériences qui ont abouti à nous faire connaître les éléments constitutifs de soleils roulant à des milliards de lieues de notre petit globe, et à nous permettre d'entrer instantanément en relation avec les parties les plus éloignées de la planète. Mais nous le demandons, que sont ces découvertes auprès de celles que nous promettent les travaux de Crookes sur la matière radiante, et les premiers résultats de nos expérimentations psychologiques, ou plutôt celles-ci ne sont-elles pas la conséquence naturelle des autres? En somme, c'est notre principe intelligent qui est l'instrument premier de toutes les investigations scientifiques: pourquoi ne pas s'en occuper d'une façon spéciale sans se laisser arrêter par les difficultés du début? Cette étude, poursuivie avec l'ardeur qu'on apporte aux autres recherches, n'amènerait-elle pas pour l'humanité le progrès le plus désirable, celui de son amélioration physique, intellectuelle et morale? A notre avis, c'est l'âme qui préside aux phénomènes corporels; c'est elle qui a la charge d'organiser la matière de façon à la faire servir docilement à la manifestation de ses facultés. Notre pauvre corps est souvent en proie à des dérangements, à des maladies qui réagissent sur l'âme en relâchant les liens qui les unissaient et la mettant dans l'impossibilité de commander à ses organes et d'en obtenir les services nécessaires pour accomplir sa mission d'étude et de travail. Qui sait si en observant mieux les rapports de l'âme avec le corps, en étudiant avec tout le soin possible les

conditions intimes de leur union, on ne parviendrait pas à lui faciliter sa tâche en lui fournissant les moyens de se débarrasser elle-même des différentes affections morbides ? On parle aujourd'hui beaucoup du magnétisme ; certaines cures extraordinaires qu'il n'est guère possible de contester, semblent démontrer qu'il y a là un agent thérapeutique d'une grande énergie, que la science a eu jusqu'ici le tort de trop dédaigner.

D'un autre côté, nous connaissons, tous, les expériences de la Salpêtrière ; nous savons comment, dans certaines conditions déterminées, l'âme paraît, pour ainsi dire, se désintéresser de la direction de son corps et abandonner à l'expérimentateur tout le pouvoir dont elle usait elle-même. Dans les séances de la société psychologique, on a vu des sujets qui, sous l'influence du sommeil magnétique, cédaient leur corps à des intelligences étrangères qui venaient tour à tour y élire domicile ; tout le monde se souvient des expériences auxquelles se prêtait avec tant d'abnégation et de dévouement la regrettée Mme Hugo d'Alesi. N'était-ce pas pour les assistants un sujet d'étonnement et une matière à profondes réflexions, que de voir ce corps fragile de femme servir tour à tour d'instrument à des intelligences qui ne le ménageaient guère et lui faisaient exprimer en quelques minutes et presque sans transition les sentiments les plus opposés : l'amour, la haine, le désespoir, l'extase bienheureuse ?

Je vois que la science a fait preuve de légèreté en refusant d'étudier ces manifestations singulières de la force animique. Elle a l'air de croire et elle enseigne qu'elles ne se produisent que chez des personnes atteintes d'hystérie. Mais de nombreuses expériences viennent contredire cette assertion ? Que les savants qui, mieux que personne, sont à même, par leurs habitudes d'étude et d'observation de contrôler ces sortes de phénomènes, se mettent résolument à l'œuvre : que les préjugés de l'école ne les arrêtent plus. Ils trouveront certainement au fond de leurs études un principe que beaucoup ont nié jusqu'à ce jour ; le principe spirituel distinct comme substance de la matière, et chargé d'en diriger les évolutions ; cette découverte pourra contrarier leur amour-propre en leur démontrant qu'ils se trompaient lorsqu'ils affirmaient qu'il n'y a rien en dehors de la matière ; mais que sera cette petite contrariété auprès de l'immense satisfaction qu'ils éprouveront, en constatant qu'ils ont mis la main sur un des agents les plus

puissants de la nature puisqu'il préside aux manifestations intelligentes ?

III.

En attendant que les savants veuillent bien nous prêter leur concours, nous autres qui croyons fermement à l'existence de l'âme et à sa supériorité sur la matière, ne cessons de travailler avec persévérance ; ne nous laissons pas détourner de notre œuvre par les critiques dédaigneuses de ceux qui ne veulent pas nous suivre ; ne craignons pas le ridicule : s'il tue, en France, comme on l'a dit, il ne tue que ce qui n'a pas de vitalité. Les grands mouvements humanitaires se jouent des obstacles qu'il essaie de leur opposer. Nous en avons pour preuve la Réforme et notre grande Révolution française. Rien ne les a arrêtées parce qu'elles portaient en elles le progrès de l'avenir. Eh bien ! la constatation scientifique de l'existence de l'âme est un de ces événements qui font époque dans l'histoire du monde : que chacun de nous s'efforce de contribuer dans la mesure de ses moyens à atteindre ce résultat éminemment désirable, et il pourra se rendre ce témoignage qu'il a bien mérité de l'humanité.

CÉPHAZ.

UNE NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE.

L'ELECTRO-HOMŒOPATHIE du Comte CÉSAR MATTEI, de Bologne.
(Suite et fin.)

Nous avons une rectification à faire à notre dernier article. Il se termine par une phrase qui nous fait dire que le Comte Mattei ne vend pas ses remèdes. Cela a pu être vrai au commencement, mais ne l'est plus. L'auteur de la médecine électro-homœopathique fait fabriquer sous ses yeux ses médicaments et les vend ou les fait vendre au public. Il s'assure ainsi contre les contrefaçons et fait sans doute de beaux profits, car la clientèle de l'électro-homœopathie est déjà considérable, paraît-il. C'est le droit de M. Mattei de vendre ses remèdes ; c'est son affaire de prendre des précautions contre les contrefacteurs. Nous n'avons rien à voir en tout cela. Une seule chose importe, c'est la vérité, c'est la valeur de la doctrine et aussi, bien entendu, la guérison. Passons donc bien vite

à l'exposition du système, dont nous n'avons pas encore dit un seul mot.

Le système appartient à la branche homœopathique. Il repose sur *la loi des semblables* et les doses infinitésimales.

« Cette matière médicale, nous dit l'auteur du livre auquel nous empruntons nos renseignements (1), a été découverte comme l'homœopathie, dont elle est le couronnement, par l'expérimentation et repose entièrement sur les données expérimentales : elle est donc vraie. » Doucement, Monsieur l'inventeur, vous allez trop vite. L'expérience, ne suffit pas en ces matières. L'observation, l'expérience ne sont que l'un des moyens d'arriver à la vérité et aussi un premier pas nécessaire pour l'établir. Mais l'empirisme n'est pas la science. Sans doute le fait doit d'abord être posé, et le fait, ici, c'est la guérison. Mais comme c'est la nature qui guérit en définitive et non le médicament, qui n'est que l'un des moyens d'obtenir la cure ou le soulagement, il est bien difficile de savoir quelle est la part de la médication dans le résultat et *comment* il s'est produit. Ne sait-on pas que tous les systèmes ont eu leur temps de succès ; que la médecine a tour à tour employé les méthodes les plus diverses et les plus contradictoires ? Et les spécifiques ! Combien sont oubliés après avoir été à la mode ? « Hâtez-vous de prendre ce remède pendant qu'il guérit ! » Le mot est vieux et toujours vrai. Non, il ne suffit pas de dire d'un médicament qu'il guérit et de citer des cures, il faut décrire son action et l'expliquer par une doctrine ou théorie médicale reposant sur des principes certains, sur des lois permanentes (physiques, chimiques, biologiques ou psychiques), qui, en permettant de renouveler indéfiniment l'expérience, fassent prévoir ou espérer que là où les conditions sont identiques (ce dont on juge, en médecine, par le diagnostic et la symptomatologie), les mêmes résultats seront obtenus.

Tant que ces conditions n'ont pas été remplies, on ne peut pas dire d'une médication qu'elle est scientifique, que le système est vrai, que l'agent thérapeutique est un véritable spécifique. On est toujours dans l'empirisme. On n'est pas encore dans la science.

Du reste, M. Mattei le comprend si bien qu'il ne manque pas de donner à son système médical des principes et une théorie. Il le fait

(1) Ce livre, publié à Nice en 1879 est intitulé : *Electro-homœopathie*, principes d'une science nouvelle, découverte par le Comte César Mattei, de Bologne.

sous toutes réserves, en ayant bien soin de dire qu'il peut se tromper dans ses théories explicatives des faits, mais que les résultats sont là et que c'est sur ces résultats qu'il s'appuie. « Tous les systèmes, dit-il fort bien, ont fait fausse route parce qu'on a cherché les remèdes d'après un ordre d'idées préconçues et pour servir à une théorie établie d'avance, au lieu de commencer par expérimenter les matières médicales et les classer ensuite, sauf à faire la théorie générale après. Or, ajoute-t-il, c'est ceci que j'ai fait. »

Il y a là un passage fort important qu'il faut reproduire : « Quand j'ai vu, nous dit M. Mattei, que tel végétal guérissait les dartres, j'ai dit : « Voici un *antiherpétique*. Quand j'ai vu que ce même remède guérissait la goutte, la carie, la coxalgie etc., j'ai dit : c'est un *antiscrofuleux*. Quand, sous son action, j'ai vu se guérir en même temps et dans le même individu, la dartre, le staphylôme, la goutte, quand j'ai vu cesser les douleurs lancinantes du squirrhe et que j'ai vu celui-ci s'amoinrir, se détacher et disparaître ; quand j'ai vu avec surprise qu'une partie désorganisée se réorganisait, j'ai dit : Ces remèdes ont une action sur l'organisme entier. Enfin quand j'ai vu certaines affections morbides disparaître au simple contact de certains liquides, et ces liquides produire les effets de l'électricité commune, la secousse même, je me suis écrié tout émerveillé moi-même : « C'est de l'électricité. » J'ai vu, pendant vingt ans, tout ce que je viens de dire, et les maladies vaincues n'ont plus reparu. J'en ai conclu que ces remèdes atteignent le mal dans ses racines et j'ai pu me dire : c'est la fin des palliatifs. »

Voici, maintenant, le raisonnement qui sert de point de départ au système, ou, si le mot déplaît à l'auteur, à la systématisation des faits.

L'organisme étant composé et renouvelé constamment dans toutes ses parties par la double circulation du sang et de la lymphe, circulation qui distribue à tous les tissus, à toutes les cellules, les principes nutritifs du bol alimentaire, c'est de l'état de ces deux liquides nourriciers que dépendent la santé ou la maladie. — Toute maladie, nous dit M. Mattei, résulte d'une altération du sang ou de la lymphe ou encore de ces deux liquides en même temps. C'est donc sur eux qu'il faut agir : sur le sang, si la maladie affecte le système sanguin ; sur la lymphe, si c'est le système lymphatique qui est plus particulièrement atteint ; sur l'un et l'autre, si tous deux sont malades. Les maladies n'ayant que deux causes, il n'y aura que deux genres de maladies et deux classes de remèdes. Aux

maladies de la lymphe nous opposerons les anti-scrofuleux; à celles du sang, les anti-angiotiques, et tout sera dit. Est-ce assez simple?

Et le comte Mattei nous apprend qu'il a été assez heureux pour trouver, alors qu'il était déjà parvenu à la vieillesse, quelques herbes dont les unes ont la propriété de guérir la lymphe et les autres le sang. « Si donc, s'écrie-t-il, deux remèdes, deux seuls, détruisent
« toutes nos maladies, et si nos maladies n'ont que deux causes,
« savoir la lymphe et le sang, quel est l'homme tant borné soit-il
« qui ne pourra se guérir lui-même? Qui ne pourra distinguer une
« éruption à la peau d'une palpitation désordonnée du cœur?
« Qui confondra une varice avec une dartre? Et en supposant qu'on
« ne sache pas discerner la nature du mal, il n'en peut résulter au-
« cun inconvénient, si ce n'est que la puissance curative du médica-
« ment ne se montrera pas. On en sera averti par cela même et on
« en sera quitte pour prendre l'autre spécifique. Car, on ne
« saurait trop le répéter, toutes nos maladies n'ont leur siège que
« dans la lymphe ou dans le sang, dans les vaisseaux blancs ou
« dans les vaisseaux rouges. Toute la médecine est là. »

Il y aurait beaucoup à dire sur les raisonnements de l'auteur. On pourrait lui faire remarquer qu'il ne prouve pas assez et résout le plus souvent la question par la question. Mais nous ne voulons pas critiquer avant d'avoir exposé le système. Continuons cette exposition.

« Au moyen de ces remèdes, nous dit encore notre auteur, on
« ramène à l'état normal les éléments constitutifs de toutes les par-
« ties du corps. Ces éléments, par le travail de leur substitution gra-
« duelle dans toutes les profondeurs de l'organisme, déterminent
« l'expulsion des principes morbifiques, quelque part qu'ils s'y
« trouvent. De là résulte qu'en purifiant le sang, on agit sur l'orga-
« nisme entier, on détruit la source des maladies. *Dès lors la*
« *réintégration même des tissus atrophies ou partiellement détruits*
« *n'est plus un fait impossible. Nous l'avons obtenue.* »

« Voilà la théorie dont je fais suivre mon expérimentation. Voilà
« les principes par lesquels je cherche à me rendre compte des faits
« certains, toujours identiques, produits par les nouveaux médica-
« ments... »

Nous ne contestons pas les faits puisque M. le comte Mattei affirmé qu'il les a vus se produire et *toujours identiques*. C'est énorme en effet et à peine croyable. Mais nous pensons qu'ils paraîtraient plus acceptables, si l'on pouvait expliquer comment des remèdes aussi incorporels que le sont les remèdes homœopathiques peuvent créer des molécules saines, capables de remplacer les molécules morbides d'un organisme matériel. Ne serait-ce pas

qu'il faut expliquer les heureuses modifications produites par le médicament sur l'organisme malade, non par une substitution directe des molécules, impossible à supposer, car elle attribue au médicament le puissance de fournir des cellules que ce médicament ne possède pas, mais bien par une action toute dynamique, et en quelque sorte vibratoire, exercée par le spécifique sur le système nerveux, qui se trouverait ainsi incité à réagir avec toutes les forces de l'unité physiologique contre les mouvements déréglés des parties affectées par la maladie. Dès lors on peut admettre que si la force qui lui vient ainsi du dehors est suffisante pour aider l'organisme à recouvrer le rythme qui lui est propre, il parviendra à se débarrasser lui-même, par son dynamisme autonome, de l'élément morbide et à reconquérir cette harmonie, ce concours régulier des fonctions qui est pour l'organisme vivant ce que nous appelons la santé. Cette théorie dynamique nous paraît expliquer l'action des infiniment petits. Elle s'accorde avec la loi des semblables, avec l'ancienne conception des homœométries d'Anaxagore et trouve sa confirmation dans la grande découverte moderne du principe de la conservation de l'énergie et de la transformation du mouvement. Mais ce n'est pas ici le lieu de poursuivre cette démonstration.

La matière médicale du système était bornée, dans l'origine, à deux remèdes, l'un anti-scrofuleux, l'autre anti-angiotique (1). Mais l'auteur a cru devoir faire une troisième catégorie, celle des remèdes anti-cancéreux. Ces derniers remèdes s'appliquent, comme les anti-scrofuleux, aux altérations graves de la lymphe. Il a été amené aussi à rechercher d'autres remèdes spéciaux : les pectoraux, les fébrifuges, les vermifuges et l'anti-vénérien. Mais ces remèdes, assure M. Mattei, ne sont eux-même « que des anti-scrofuleux ou des anti-angéiotiques ayant une action plus déterminée, plus immédiate, soit sur la lymphe, soit sur le sang. »

Il existe aussi des liquides à usage externe destinés à seconder les traitements internes. Ces liquides, ont, paraît-il, une action instantanée semblable à celle que l'électricité exerce sur l'organisme vivant jusqu'à produire, dans des cas plus rares, il est vrai, la secousse. Ils sont désignés sous le nom d'électricités ou liquides électriques.

Toute la pharmacopée électro-homœopathique consiste, en somme, en 24 médicaments, dont 19 pour l'usage interne et 5 pour l'usage externe.

Elle peut se réduire à trois pour la plupart des cas. Ce sont : *L'antiscrofoloso*, *l'anticanceroso* et *l'antiangioitico*.

(1) On appelle *Angiose* (du grec *Aggion*, vaisseau, toute maladie qui a son siège dans le système vasculaire sanguin.)

Les remèdes sont donnés sous forme de globules en sucre de lait, renfermés dans de petites bouteilles. La dose commune pour le remède interne est fixée à un globule par jour. On peut augmenter la dose sans inconvénient et prendre plusieurs globules, soit à sec, soit dissous dans un verre d'eau.

On peut aussi réduire la quantité de la matière et exalter la force du remède par des dilutions successives. On obtient la première dilution en dissolvant un globule dans un verre d'eau. La seconde dilution se fait en prenant une cuillerée à café de la première dilution et la mêlant à un deuxième verre, ainsi de suite. — Ce qui reste de matière, après deux ou trois opérations semblables, on se le demande ! Le problème des doses homœopathiques, lorsque la constatation de la substance médicamenteuse échappe à l'analyse chimique et spectrale, est insoluble avec le point de vue matérialiste. Aussi la science matérialiste et la médecine officielle nient la valeur des médicaments homœopathiques. Ils guérissent cependant, pas toujours, sans doute, mais assez souvent pour qu'on n'ait pas le droit de nier la puissance des préparations de l'homœopathie. Il suffit, pour s'en convaincre, d'expérimenter sur soi-même.

Nous pourrions clore ces renseignements lorsque nous aurons dit que tous les remèdes Matteï sont tirés uniquement du règne végétal et de plantes non toxiques. Ainsi rien du règne minéral et exclusion des poisons végétaux. Ceci est très remarquable et distingue l'électro-homœopathie, à la fois, de la doctrine d'Hahnemann et de la vieille médecine. Une autre particularité de cette médication si simple, qui la distingue aussi de l'homœopathie, c'est que l'auteur assure que ses médicaments ne produisent pas, chez le sujet sain, les symptômes morbides qu'ils sont destinés à guérir chez l'être malade. Ceci nous confirme dans cette pensée, que nous avons depuis longtemps, que la prétendue loi sur laquelle on a voulu faire reposer la nosologie et la thérapeutique hahnemannienne est une fiction. On l'a déduite de quelques faits exceptionnels mal observés ou mal expliqués, comme celui du quinquina qui, dit-on, donne la fièvre à celui qui ne l'a pas et la guérit chez celui qui l'a. On serait plus près de la vérité si l'on professait que le quinquina, par son action dynamique sur le système nerveux, produit des effets qui varient suivant l'état dynamique de l'organisme. Comme le café, mais avec plus d'énergie, il exalte les forces et peut aussi bien, selon qu'il est pris à propos ou inopportunément, rétablir l'harmonie ou la troubler. Il existe ainsi une foule de substances qui sont des poisons dans une foule de cas, bien qu'elles puissent rendre des services lorsqu'elles sont administrées avec intelligence et données opportunément à des

doses sagement mesurées. — Nous reviendrons sur cette question qui est de première importance pour la théorie homœopathique. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Ce n'est pas *la loi des semblables* que nous prétendons infirmer : c'est la fausse application qui en a été faite. La loi des semblables, nous l'affirmons au contraire, parce que nous la retrouvons partout où nous voyons la vie se produire et se perpétuer, soit que nous la considérions dans la communion des êtres au sein de l'unité universelle, soit que nous l'observions dans l'attraction cosmique et dans l'affinité chimique, ou dans la combinaison des éléments homologues et des forces isochrones, comme dans l'union des sexes, où la compénétration *des énergies* mâle et femelle ne se fait et ne devient féconde qu'au sein d'une même espèce, c'est-à-dire entre *semblables*.

En somme, et pour finir, malgré les obscurités regrettables qui planent sur la nature de ses remèdes et sur leur mode de préparation, malgré sa nosologie très incomplète et ses théories sur plusieurs points erronées et où l'on pourrait faire remarquer quelques illogismes, la doctrine médicale du comte Mattei mérite bien de fixer l'attention du monde savant. Elle ne l'a pas obtenue jusqu'ici, c'est tant pis pour le monde savant et tant pis pour la science, qui pourrait y puiser des vues nouvelles, dont la médecine en particulier pourrait tirer grand parti. Elle en aurait bien besoin, cependant, de vues et de voies nouvelles. Car elle est dans une impasse d'où elle aura bien de la peine à sortir, si elle n'élargit ses horizons. L'homœopathie hahnemaniennne aurait surtout grand profit à s'inspirer des idées du comte Mattei pour réformer sa nosologie et simplifier sa matière médicale. Elle aussi, quoiqu'elle en dise, n'est pas sortie de la phase empirique, car si elle s'autorise d'une loi générale, vraie en elle même, la loi des semblables, les homœopathes ne paraissent pas jusqu'ici l'avoir comprise, de sorte, qu'à part les fausses applications qu'on a pu en faire dans le classement de ses médicaments, l'homœopathie ignore *comment* ses médicaments agissent. Ce qui la loge exactement à la même enseigne que l'allopathie. Ils agissent cependant ? Quelquefois sans doute. Mais ni plus ni moins que ceux de la vieille médecine. Ils ont cependant le grand avantage sur ces derniers d'être propres, simples, faciles à prendre, et, s'ils ne touchent pas toujours le mal, au moins ils ne tuent pas le malade. Mais, mon Dieu, mon Dieu, qui nous débarrassera de cette horrible et dangereuse polypharmacie du codex et des inventeurs de drogues qui tous les jours s'étend et s'enfle et travaille pour empoisonner les gens en ruinant le pauvre monde !

D^r SINCÈRE.

Le Gérant : H. JOLY.